

lumières: un esprit critique, généreux et honnête, allergique aux préjugés sur le plan de la moralité, féru d'art et des choses de l'esprit, animé d'une grande curiosité intellectuelle, lecteur insatiable et homme merveilleusement cultivé.

Rudy Kousbroek
(Tr. J.-M. Jacquet)



L'occupation française et la résistance néerlandaise (1810-1813)

Septentrion a consacré un article à Louis Napoléon, qui fut roi de Hollande de 1806 à 1810 (1). Il y était décrit comme Louis le Bon. Précisément, l'épithète agaçait l'empereur, qui destitua son frère trop bien intentionné en 1810: «un roi n'a pas à être populaire, mais craint». La Hollande fut annexée par la France en 1810 et le resta jusqu'en 1813. Autant la bourgeoisie néerlandaise s'était accommodée assez docilement de la politique de Louis, autant les Néerlandais se sont rebellés contre l'administration française durant la période d'annexion, qui peut être qualifiée de période de résistance. C'est ce qu'on peut conclure de l'étude récemment publiée par Johan Jaar, *De Adelaaren het Lam* (L'Aigle et l'agneau).

Si Louis avait su adapter les lois en vigueur en France à la tradition juridique hollandaise, il fallut les appliquer à la lettre durant la période d'annexion, avec toutes les contestations que cela entraînait, notamment en ce qui concernait la conscription et le maintien du blocus continental, destiné à isoler l'Angleterre. Ce furent, en principe, les principales mesures qui suscitèrent un large mouvement de résistance.

À la lecture de cette étude, des souvenirs de la période 1940-1945 reviennent à la surface. De même qu'en 40-45, nombreux furent ceux qui passèrent dans la clandestinité que ce soit pour échapper à la conscription ou pour offrir un abri à des déserteurs français (le plus souvent). Cette résistance au service obligatoire fut encore renforcée dans la période 1810-1813, alors que la France préparait la campagne de Russie. Rejoindre l'armée française était ressenti comme une

«condamnation à mort avec sursis», comme il était écrit dans un tract.

En outre, le recrutement de soldats parmi les orphelins et les enfants trouvés suscita une révolte morale supplémentaire. Les feuilles d'appel étaient publiquement déchirées ou même brûlées et les bureaux concernés étaient, avec les listes et le reste, complètement saccagés. Et ceci tandis que les rapports destinés à Paris relaient une tout autre situation. Toutes sortes de rumeurs (volontiers cultivées!) qui -faisait-on croire à Paris- avaient pour origine la «propagande anglaise». Ainsi, par exemple, circula un bruit selon lequel des glaçons avaient été signalés sur la côte nord du pays, rouges du sang des batailles de Russie.

De plus, des «pamphlets et des libelles», des chansons populaires et des caricatures circulaient sur la participation hollandaise à la «Grande Armée». Au total, il y eut 30 à 45 000 appelés aux Pays-Bas annexés. Le recrutement astucieux et sélectif d'officiers - les Gardes d'Honneur - parmi les plus gros contribuables, fut également saboté. On se dit adieu, presque avec émotion, en route vers le point de rassemblement de Metz, mais les gardes avaient bien veillé à ce que les chevaux y arrivent boiteux!

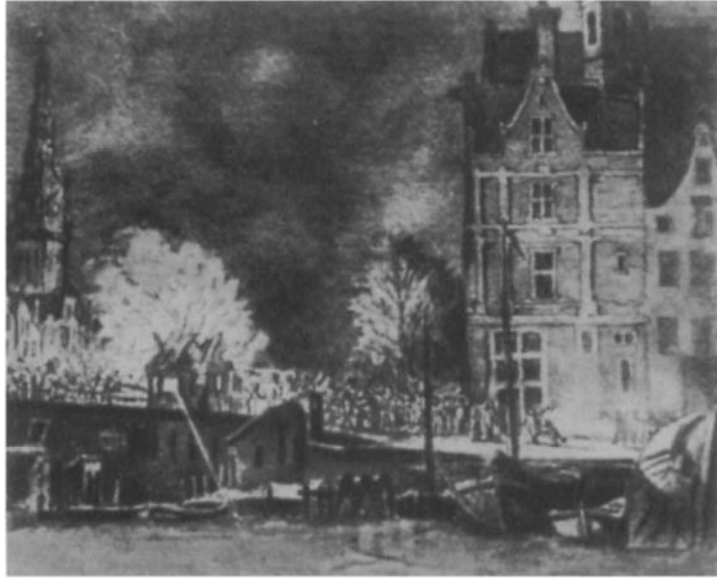
Une autre cause de la résistance était le blocus continental. Si Louis avait saboté cette mesure radicale, en 1810 la garde des frontières fut assurée par des douaniers français. Dans le port d'Amsterdam la résistance conduisit à une véritable émeute au cours de laquelle les bureaux furent incendiés. Le mouvement - aussi bien sur toute la longueur du littoral qu'à la frontière avec la Prusse - était en partie soutenu par les contrebandiers dont les activités étaient très lucratives, mais tout autant par une grande partie de la population qui n'avait que le commerce pour vivre.

Étonnamment, la levée de l'impôt en 1810 - calquée sur le système français - fut moins lourde que durant l'administration de Louis. Mais ce sont surtout les impôts indirects qui suscitèrent la rébellion, notamment à la campagne. Que l'on pense aux taxes sur la mouture (dans ce pays de

moulins) ou sur la culture du tabac, alors en plein développement du fait du manque d'arrivages en provenance des colonies hollandaises. Ce qui s'est déroulé à Gorredijk, village rural de Frise, où deux douaniers français «ont été sérieusement malmenés par la foule ameutée» est un exemple typique. A Utrecht, la résistance se faisait aux cris de «fort, fort coujons» et, ailleurs, de «salauds de Français». Propos sur lesquels on vous demandait des comptes, au travers d'un réseau d'espions français. Des échauffourées se produisaient «qui ont tout le caractère d'une révolte», faisait-on savoir à Paris.

Protestation également contre la francisation du langage administratif. La réaction du bourgmestre de Franeker, ville de la Frise profonde, est typique : il demanda à «être dispensé pour l'avenir de vos courriers français, qui sont illisibles pour moi». La même chose se produisit, dans une moindre mesure, pour l'introduction de l'état civil. L'auteur démythifie l'idée qui veut qu'on ait inventé par provocation les patronymes les plus étranges, tels que «Né-nu», «Ne-veut-pas» et autres.

Les sentences judiciaires aussi étaient fréquemment l'occasion d'évacuer un mécontentement frustrant, comme ce fut le cas à Zaandam. Notamment au cours des offices protestants, des prédications basées sur des textes de la Bible renfermaient un appel indirect à la sédition. En outre, on refusait de réciter la prière des fidèles le jour de la fête de l'Empereur (le 15 août); de la même façon, on refusait dans les églises catholiques d'entonner un *Tē Deum* à l'occasion d'une victoire impériale. Si durant la «période Louis» on disait après la grand-messe



Les bureaux des douaniers français incendiés dans le port d'Amsterdam, 1810.

dominicale le «Domine saluum fac Regem nostrum», la variante «Imperatorem» était d'ordinaire absente après l'annexion. Ici et là, les églises omirent de remettre les registres baptistaires pour l'instauration de l'état civil.

Du 5 au 31 octobre 1811, l'empereur visita son nouveau territoire. L'importance de son escorte indiquait clairement que manifestations et incidents seraient immédiatement réprimés! On édicta des mesures de sécurité radicales, notamment à Amsterdam. La visite se déroula, le mauvais temps aidant, sans incident notable. A un tel point que l'empereur écrivit (dans une note à l'adjutant Bertrand): «Je viens de visiter la Hollande dont je suis extrêmement satisfait». Mais son représentant en Hollande, Devilliers, considéra cette visite comme un loupé total, l'empereur s'étant conduit de façon «fréquemment grossière et déplaisante» lors de ses rencontres avec des Néerlandais. En résumé, on peut dire que ces seules trois années d'annexion ont conduit aux Pays-Bas à la revalorisation des «temps anciens» où régnaient les princes d'Orange (écartés en 1795). En conséquence, le fils du stathouder chassé fut chaleureusement accueilli

comme le roi sous le nom de Guillaume I^{er}. La résistance à l'annexion n'était pas structurée au niveau national (comme ce fut le cas en 1940-1945). Du fait du passé (les provinces autonomes), elle s'est organisée de façon trop «provinciale». Compte tenu de ce passé, on ne pouvait pas apprécier des lois et des mesures centralisatrices qui, en fait, étaient des améliorations. De plus, la nature généralement pacifique des Néerlandais se méfiait de la mentalité française telle qu'elle était perçue: dictatoriale et militariste.

En fait Louis, le frère de l'empereur, avait bien mieux compris qu'«un pays où l'on est fondamentalement dépendant de la volonté et de l'investissement des autres pour contenir la mer au-delà des digues, exige un minimum de conflits et un maximum de concertation».

Kees Middelhoff
(Tr. M. Harmignies)

JOHAN JAAR, *De Adelaar en het Lam* (L'Aigle et l'agneau), De Bataafse Leeuw, Amsterdam / Dieren, 2000, 815 p. (ISBN 90 6707 520 5).

(1) *Septentrion*, XXIX, n° 2, 2000, pp. 71-73.

LITTÉRATURE

Dans les chambres du maître:

Jeroen Brouwers

Cette année, voilà quarante ans que l'écrivain néerlandais Jeroen Brouwers (°1940) écrit. Du moins, officiellement, car dès avant la parution de son premier ouvrage, il écrivait déjà. Son existence ne vaut que par la transmutation de sa vie en matière littéraire, processus qui s'effectue également en sens inverse. La littérature qu'il produit est fortement autobiographique. Cela ne signifie pas pour autant que Brouwers considère ses travaux comme le reflet d'événements survenus dans la réalité. Bien au contraire, chez lui, la vérité s'inscrit dans la forme. Et cette forme parfaite, c'est son œuvre. Une œuvre composée avec virtuosité, dans un style des plus soutenus et du point de vue de la structure, tellement réfléchi que les moindres détails contribuent à la tenue de l'ensemble. Chaque passage de Brouwers fait écho à d'autres passages dispersés dans l'intégralité de

son œuvre; chacun de ses livres résonne de ses autres succès.

L'œuvre, ainsi composée, de Brouwers compte actuellement une soixantaine de titres. A l'exception de la poésie, l'auteur s'est essayé à tous les genres. Sa notoriété, il la doit avant tout, à ses ouvrages polémiques (dans lesquels il s'insurge tour à tour contre les modes, les succès faciles et la frivolité) et à ses romans. Lorsque, en 1988, il fit paraître *De zondvloed* (Le déluge) il semblait que Brouwers venait de livrer son œuvre majeure. Avec ses 760 pages, ce roman s'avérait la somme de l'ensemble des thèmes obsessionnels et des formes parfaites si caractéristiques de l'œuvre et qui avaient fait de lui l'un des plus grands prosateurs néerlandais actuels. Et voici qu'il publie un nouveau roman: *Gebeime kamers* (Chambres secrètes), un pavé de 500 pages tout aussi réussi que *De zondvloed*; deux œuvres qui mériteraient d'être traduites d'urgence en français (1). Ce nouveau livre est plus sobre, comporte une intrigue qui vous tient en haleine et ce qu'il faut d'humour sardonique face à son pessimisme. Qu'il ait fallu attendre dix ans ce nouvel ouvrage - le dernier, *Zomervlucht* (Vol d'été), datait de 1990 - pas un lecteur de *Gebeime kamers* ne s'en plaindra!

Ce roman nous parle de l'importance des choses qui, dit-on, même sans nous arriver réellement jouent quand même un grand rôle dans notre vie. Il s'agit de nos intuitions, de nos rêves, souvenirs, attentes, mensonges, voire de nos petits secrets. De toutes ces petites choses que l'on ne voit pas, qui ne sont pas tangibles et qui pourtant sont tout à fait capables de changer le cours de nos existences ou pire encore de les briser. C'est cette expérience que va faire Jelmer van Hoff, le personnage principal du roman.

Licencié de son poste de professeur d'histoire, l'homme constate l'échec de son mariage avec sa femme, Paula. Un jour, il reçoit une invitation de son ami de jeunesse, Nico Sibelijn, grand chasseur de fossiles et titulaire d'une chaire d'archéologie, lequel compte déjà quelques découvertes retentissantes à son actif. Comme s'il émanait lui